

LA SYMBOLIQUE DU FEU DANS LA RELIGION CHRÉTIENNE

L'histoire par laquelle je voudrais introduire mon propos se situe à la fin du IX^e siècle avant notre ère... Il y a une trentaine de siècles, du côté du sud de l'Israël d'aujourd'hui, à l'entrée du désert du Néguev, un homme, poursuivi par la vindicte d'une reine et de son pleutre de mari, apeuré et désespéré, décide de se laisser mourir. Comme il pouvait alors paraître commun, il reçoit la visite d'un « ange », littéralement d'un « messager de Dieu ». Une telle manifestation, ou apparition, n'a pas l'air de surprendre cet homme, d'autant plus que ce messager lui apporte du pain et une cruche d'eau, mais lui intime l'ordre de se remettre en route.

C'est ainsi qu'est rapporté, dans le I^{er} livre des Rois de l'Ancien Testament, un épisode de l'histoire du prophète Élie (1 Rois 18). Après de picaresques aventures, Élie vient de prendre conscience d'un autre registre d'histoire : celui de la révélation du Dieu unique face à la religion populaire et aux superstitions d'un petit peuple gouverné par une famille royale qui ne brille ni par ses vertus ni par la foi en ce Dieu unique, le Dieu d'Israël. En réalisant l'exigence de la foi en ce Dieu, Élie a pris conscience de sa propre faiblesse, de ses fragilités, jusqu'au désespoir, au point de vouloir se laisser mourir. C'est à ce moment qu'il s'entend ordonner de traverser le désert pour atteindre l'Horeb, la montagne où, dit-on, les Hébreux, sous l'autorité de Moïse, avaient reçu de Dieu Lui-même, quelques siècles auparavant, leur Loi et la promesse d'une terre à eux.

Encouragé et restauré par l'intervention du messager divin, Élie s'est donc remis en route, une route de quarante jours qui devait le conduire au pied de la Montagne sacrée.

« Là, poursuit le récit, il entre dans la grotte pour y passer la nuit, mais une parole de Yhwh vient à lui :

— Que fais-tu ici, Élie ? (...) Sors, et tiens-toi sur la montagne à la disposition de Yhwh !
Car Yhwh va passer.

Un vent grand et puissant ébranle les montagnes, fracasse les rochers devant Yhwh.
 Dans le vent, il n'y a pas Yhwh.
 Après le vent, un tremblement de terre.
 Dans le tremblement de terre, il n'y a pas Yhwh.
 Après le tremblement de terre, un feu.
 Dans le feu, il n'y a pas Yhwh.
 Après le feu, un bruit de fin silence.
 Lorsqu'il l'entend, « Élie cache son visage dans son manteau et sort à l'entrée de la grotte.
 Mais une voix vient à lui :
 — Que fais-tu ici, Élie ? » (1 Rois 18. 9, 11-13).

Ainsi, le Dieu d'Abraham, le Dieu de Moïse qui, jusqu'à Élie, avait été entendu dans le déchaînement terrifiant des éléments, dans l'ouragan et le tremblement de terre, mais aussi dans le feu, semble avoir, pour ainsi dire, renoncé à ces représentations et apparences terrifiantes. Et s'il continue de s'exprimer par la parole, ce ne sera plus systématiquement dans ces déchaînements d'éléments qui avaient impressionné les vieux patriarches et pères du peuple, de Noé et Abraham jusqu'à Moïse et au peuple des Hébreux terrifiés par ce feu au pied du Sinäi. Et si, une fois ou l'autre, tel prophète, Isaïe notamment, a une vision du Dieu unique accompagné de séraphins, c'est-à-dire littéralement des êtres de feu, ceux-ci ne seront que des témoins, une sorte de garde d'honneur, mais qui justement, tout brûlants qu'ils soient, se voilent la face comme Élie devant le Dieu unique. Et si, jusque dans le Nouveau Testament, Dieu se manifeste à plusieurs hommes et femmes de l'histoire, ce sera avant tout pour faire entendre une voix, celle d'une volonté enjoignant une mission. Ainsi en ira-t-il avec les prophètes, notamment Amos, Isaïe ou Jérémie, comme il en ira avec Anne, la mère de Samuel (1 Samuel 1), avec Zacharie, le père de Jean-Baptiste (Luc 1.5-22), ou avec Marie à l'Annonciation (Luc 2.39-45) et Joseph en songe (Matthieu 1.18-25). En tout cas, le feu n'est plus l'apanage indispensable de la manifestation et de la reconnaissance de Dieu. Et si, dans les livres apocalyptiques comme dans les premiers chapitres du livre d'Ezéchiel, des visions s'accompagnent de feu, c'est désormais sans qu'on puisse ou doive l'identifier à Dieu. D'une certaine façon, plusieurs siècles déjà avant le Christ et le christianisme, la religion d'Israël avait pris ses distances avec le feu et l'imaginaire qui lui était lié.

Ainsi, selon les premiers livres de l'Ancien Testament, la religion yahviste, telle que les Hébreux avaient pu un moment la concevoir en lien avec les manifestations d'éléments qui leur étaient en quelque

sorte familiers et accolés au divin, cette religion se voit tout à coup vidée de ces expressions traditionnelles et communes à pas mal de religions à travers le monde. Le feu lui-même n'est donc pas épargné par cette désertion divine : « Dans le feu, il n'y a pas Yhwh » ! En tout cas, l'expérience d'Élie marque ici une limite. C'est la parole qui désormais primera, jusqu'à être cette « voix de silence », d'un silence auquel est accolé, dans la vision d'Élie, un qualificatif servant à évoquer l'impalpable de la poussière, un silence qui tourmentera parfois les auteurs de certains psaumes, et plusieurs mystiques jusqu'à nos jours...

Tel est le premier moment — et ce ne sera pas le dernier — où l'Ancien Testament prend ses distances avec le thème du feu comme élément fondamental et fortement symbolique de la sacralité religieuse, du sentiment religieux et de ses expressions, tant personnelles que sociales.

Sans doute, dans la suite des livres bibliques, le feu ne manquera pas à la religion d'Israël, pas plus qu'il ne manquera au christianisme naissant, dans le Nouveau Testament, puis se développant au cours de vingt siècles. Mais il y a ici à noter, et dès maintenant, cette prise de distance qui ne fera plus du feu un élément indissociablement lié au divin ou à l'expression religieuse, ou exclusivement symbolique d'un article de la foi. Autrement dit, à la différence de nombre de religions de l'Antiquité ou de certaines religions contemporaines, le judaïsme ni le christianisme ne concevront plus le feu comme un référent fondamental et exclusivement symbolique de l'ordre du divin ou du sacré. Disons que, là comme en d'autres domaines, ces deux confessions se sont séparées de cet élément qui avait pu d'abord être associé au divin, et qui un jour devait en être distingué. Nous sommes là dans une tout autre conception que celle qui peut avoir cours en d'autres sphères religieuses, comme au Japon ou dans l'Inde contemporaine, où le feu symbolise en quelque sorte la vie, une autre vie dans la symbolique qui fonde notamment le rituel du brûlage des corps des défunts.

Aussi est-il important de saisir quelques raisons d'une telle évolution, d'autant plus que, longtemps encore après Élie, se pratiquera l'holocauste dans le Temple de Jérusalem ou sur le Mont Garizim, c'est-à-dire le sacrifice animal par le brûlage. Cette pratique, en effet, se perpétuera jusqu'à la veille de l'avènement du christianisme, jusqu'à l'incendie du Temple de Jérusalem en l'an 70, sans pour autant remettre en question le détachement prophétique de la symbolique du feu.

Ceci nous ramène aux racines mêmes du monothéisme tel qu'en Israël le prophétisme l'a conçu. Et ici se joue une sorte de paradoxe

qui tient sans doute à la réflexion prophétique : la proclamation de ce Dieu unique, absolument exclusif de toute autre sorte de divinité, va de pair avec son entrée, pour ainsi dire, dans l'histoire. Ne se manifestant plus seulement ou exclusivement dans les temples, les sanctuaires, les moments de rituels et de sacrifices, le Dieu d'Israël apparaît de plus en plus comme un Dieu dans l'histoire de son peuple, comme le Dieu de l'histoire. Et cela ira jusqu'à l'idée chrétienne de l'Incarnation divine en la personne du fils de Marie, Jésus, prêchant et ne cessant de rencontrer les humains dans l'espace à la fois géographique et historique du peuple d'Israël.

Dans ces conditions, les « archétypes », comme on les appelle parfois, qui fondent et expriment la conscience religieuse, vont se trouver déplacés jusqu'à disparaître, tant dans le judaïsme que dans le christianisme. Des éléments, classiques en religion, comme l'eau, la terre, le ciel et naturellement le feu, vont subir une sorte de mise à distance, vidés d'une force de signification particulière, pour être ramenés au niveau d'images, d'évocations comparatistes, mais sans la symbolique exclusive et absolue qui les identifie totalement à l'ordre du divin.

Ainsi, dans les premières décennies du christianisme, le récit de la manifestation de l'Esprit sur les premiers disciples regroupés au Cénacle après la disparition du Christ, parlera de feu, sous la forme de « langues de feu » qui se seraient posées sur la tête de ceux qui étaient alors présents (cf. Actes des Apôtres 2.1-4). Mais la lettre du récit est ici significative : à deux reprises sont utilisées des conjonctions et des expressions adverbiales à partir du terme grec *ôs* : il ne s'agit pas de « feu » ou de « langues de feu », mais « *comme* des langues de feu » ou « *comme* du feu », justement parce que ce n'était ni exclusivement ni vraiment du feu. Aussi, la parole que vont alors prendre les apôtres, pour annoncer la résurrection du Christ et exhorter à la conversion et au baptême, va-t-elle en quelque sorte en finir avec la force symbolique du feu.

Dans ces perspectives, et quelle que soit l'importance des allusions, le feu dans les évangiles puis dans le cours du christianisme, entrera désormais dans un jeu d'images, comparaisons, évocations, mais non plus comme une réalité essentielle ou un symbolisme exclusif.

En fait, s'étant en quelque sorte coupé de la force évocatrice de ce langage, le christianisme devait user d'un autre langage, se concentrer sur d'autres symboles qui secondariseraient ou excluraient ce que le feu pouvait avoir de dangereux et donc de destructeur. La symbolique du corps notamment, liée à l'Eucharistie mais aussi au baptême, cette double symbolique qui fonde l'ordre sacramentaire du christianisme, ne pouvait qu'ignorer et surtout exclure le feu : car il s'agit désormais

de croire au corps sauvé, promis à la résurrection, tel que le Christ en donne l'exemple et le modèle. De ce fait, ne peut qu'être exclu ce qui ferait courir quelque risque de destruction et de mort à ce corps, notamment le feu auquel seraient seuls promis les auteurs de comportements coupables et en fait inhumains, promis précisément à un feu littéralement infernal.

Naturellement, et l'histoire de l'art est là pour en témoigner, le feu occupera longtemps une large place dans l'imaginaire chrétien. Pensons par exemple aux représentations de l'enfer et de la damnation sur les tympans romans ou dans la peinture, jusqu'au xv^e siècle. Mais justement, il s'agit là d'une représentation relativement marginale, en tout cas négative, appelée à disparaître, notamment dans l'imaginaire baroque qui ne représente plus un paradis de lumière.

En fait, et en comparaison avec d'autres champs de culture religieuse, je ne pense pas qu'on puisse reconnaître, dans le christianisme, une place centrale ou essentielle au feu et à sa symbolique, quelle que soit l'importance ou la force d'évocation de certaines images. Le salut en Christ était là précisément pour écarter les risques liés aux images du feu : la brûlure, la destruction et la mort, parce que précisément le christianisme se veut une religion de vie par la Résurrection et notamment la résurrection des corps. Dès lors, l'eau de la régénérescence, le pain eucharistique d'une nourriture identifiée au corps et au sang du Christ se substitueraient à ces références ignées qui sont encore fortes dans l'Ancien Testament.

Mais, dès le I^{er} Livre des Rois, l'évolution était amorcée : ni la religion biblique ni le christianisme ne seraient des religions où le feu serait une symbolique essentielle ou prégnante. Progressivement rejeté du côté du mal, de la destruction et de la damnation, le feu ne garderait qu'une évocation imaginaire, secondaire, pour être au mieux transfiguré en lumière, qu'il s'agisse de la lumière du Christ, de la lumière de Pâques et d'un culte où, précisément fondée par ces références, seule la lumière, et non le feu, ferait image et symbole.

Pierre GIBERT, sj

Professeur honoraire de l'Université catholique de Lyon